

17 OCTOBRE 1963

24 OCTOBRE 1963

Philippe Jullian à la Biennale de la Jeune Peinture

UNE EXPOSITION OU L'ON S'AMUSE BEAUCOUP

CETTE exposition de jeunes peintres, venus des quatre coins du monde, contient de fascinants jouets. Nourries de science fiction, proches de l'âge du mécano, des équipes d'artistes ont construit un mur de plaques métalliques qui, au moindre souffle, renvoie la lumière dans toutes les directions, une énorme boule de tubulures, des obélisques de plastique. Ils engagent les visiteurs dans un labyrinthe assez semblable au tunnel des trains fantômes dans les gares, mais, au lieu de squelettes, des éléments instables projettent des ombres, allument des projecteurs, des miroirs vous repoussent, des murs vous accueillent; tout cela au son concret de catastrophes ménagères et de ménageries en gésine.

Les squelettes, on les trouve dans une autre boutique, dite l'Abattoir, où de mauvais admirateurs de Dubuffet ne dépassent pas le niveau intellectuel du bal des Quat' Zarts; seulement, aujourd'hui, au lieu de fesses, on peint des tripes.

Pas très gai non plus, le boyau métallique dans lequel les Italiens exposent des corps et des objets qui pourraient se trouver dans la villa de Landru.

Par contre, l'attraction de la R.T.F. est très amusante avec ses attrapes électroniques. La Belgique nous propose des images téléguidées, de lents kaléidoscopes qu'il serait bien agréable de regarder en fumant; mais, hélas! on ne propose ni kif ni opium.

Bar et cinéma

Il y a pourtant un bar, très animé; le Norvégien barbu y côtoie le Mexicain olivâtre. L'Italien, impeccable, de la via Condotti, un beatnik sur le retour et chargé d'enfants. J'ai entendu ces propos entre deux personnes très chevelues et en blue jeans: « Vous n'êtes donc pas grec? — Non, je suis brésilienne, mais je vis à Hambourg. » Il y a aussi une salle où l'on projette chaque jour des films expérimentaux, des documentaires sur la peinture, et un auditorium pour les musiques enregistrées des pays participants, des poèmes électroniques.

C'est donc une exposition très vivante, très amusante. A côté de tout cet insolite, de ces mobiles et de ces nuées colorées, la peinture à l'huile sur toile paraît bien pompier, même si l'on jette « ce qui n'a de nom dans aucune langue » sur des mètres de calicot troué, et les plus académiques, il faut bien le dire, sont les Français. Quelle routine dans l'audace, que de portes (ouvertes par Dubuffet et Bacon) enfoncées par des jeunes gens dignes de l'Ecole des beaux-arts. La section chinoise a deux ou trois toiles agréables; le Mexique de bons élèves de l'exquis Tamayo. L'Argentine nous montre un certain Seguí, qui surcharge des photos 1900, un peu à la Steinberg, mais d'une manière plus dramatique. Il y a un ou deux bons peintres en Israël, de bons graveurs en Finlande ou en France. Ces jeunes aquafortistes connaissent parfaitement leur métier et trouvent dans sa difficulté même une profondeur que leur refuse l'huile, ses coulages et ses écabouillages.

Il y a de fâcheuses influences. Ainsi, Mathieu ne vaut rien à la jeune école dominicaine; Picasso a ruiné l'avenir d'honnêtes peintres libanais, et l'admiration que la Russie témoigne pour les numéros de Noël de « l'Illustration » avant la guerre de 14 paraît un peu excessive. C'est l'envoi de l'Angleterre qui est le plus dynamique car, au pays du « non sense », le Pop-art triomphe. Sait-on, en France, ce qu'est ce Pop-art qui, depuis deux ans, déferle sur les Etats-Unis? Il utilise des éléments empruntés à la publicité ou aux bandes dessinées, soit directement par collage soit par des agrandissements photographiques et des déformations obsessionnelles. Cela n'a pas d'intérêt du point de vue pictural, mais peut apporter beaucoup dans un domaine que l'on croyait épuisé par quarante ans de surréalisme.

NOTE : Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, avenue du Président-Wilson, tous les jours, de 12 h à 20 h; mercredi et vendredi, jusqu'à 23 h. Programmes de cinéma à partir de 16 h. Jusqu'au 3 novembre.